

Article

« Le nœud sacré. Essai sur la synchronicité »

Jean Désy

Laval théologique et philosophique, vol. 52, n° 1, 1996, p. 179-198.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400978ar>

DOI: 10.7202/400978ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LE NŒUD SACRÉ

ESSAI SUR LA SYNCHRONICITÉ

Jean DÉSY

RÉSUMÉ : Avec la notion de synchronicité, les termes d'une coïncidence signifiante sont liés par la simultanéité et par le sens. Le principe des relations a-causales vient s'ajouter bien plus que détrôner celui des relations causales, ce qui est de la toute première importance, tant pour le monde des sciences que pour celui des arts ou des lettres.

SUMMARY : With the notion of synchronicity, the terms of a meaningful coincidence are linked by simultaneity and sense. The principle of a-causal relations is to be added, rather than substituted, to that of causal relations ; it is of the utmost importance, for science as well as for the arts or for literature.

À Marcel Gaumond

JUNG ET LA SYNCHRONICITÉ

Lorsque Carl Gustav Jung eut l'intuition de l'inconscient collectif et qu'il put ensuite étayer cette intuition grâce à l'étude des mythes et de leurs symboles (véritable dénominateur commun de tous les peuples, à travers les âges et sur tous les continents), il eut la conviction « qu'au plus profond d'elle-même, la psyché n'est plus qu'univers¹ ».

Avec la notion de synchronicité, il y a lieu de croire que Jung trouva un sens supplémentaire à ses recherches en psychologie et, du même coup, à toute sa vie. D'ailleurs, on peut se demander si la plupart des recherches ne sont pas faites dans le but premier de donner un sens supplémentaire à l'existence, et que, souvent, cela suffit, indépendamment des résultats ou des vérités découvertes. Tout se passe comme si les moyens étaient infiniment plus importants que les fins chez les humains. Dans une lettre adressée à Wolfgang Pauli, Jung assure que « le monde archétype est éternel,

1. Carl Gustav JUNG, *Ma vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 457.

c'est-à-dire hors du temps et partout, [...] car lorsqu'il s'agit d'archétypes, l'espace n'existe pas. [...] Peut-être devons-nous complètement renoncer aux catégories de l'espace et du temps aussitôt qu'il s'agit de réalité psychique. Il se pourrait qu'il faille concevoir la psyché comme une intensité sans étendue, et non point comme un corps qui se meut dans le temps². »

Lettre troublante à plus d'un titre, dans laquelle Jung élève la psyché presque au rang des divinités, psyché partout et nulle part à la fois, davantage « intensité » que « corps pouvant se mouvoir », énergie pure sans liaison avec le temps ou l'espace. Comme il est apparu que structurellement le cerveau humain pouvait amener l'enfant au langage, et que les acquis demeurent accessoires dans l'accès à une ou plusieurs langues, il semble de la même façon que ce soit « structurellement » que les archétypes font partie de la nature humaine. « L'archétype est en lui-même un élément vide, formel, qui n'est rien d'autre qu'une *facultas preaformandi*, une possibilité donnée *a priori* de la forme de représentation³», enseigne Jung dans *Les racines de la conscience*.

Ce n'est qu'après plusieurs années de travail que Jung accepta de consigner le résultat de ses recherches au sujet de la synchronicité, après avoir pris conscience que le *Yi-King* chinois (*Livre des métamorphoses*) reflétait une vision du monde fondée sur un mode de relations « a-causales ». Il ne put que s'émerveiller de la traduction du *Yi-King* proposée par Richard Wilhelm, y voyant une façon de comprendre le monde « en termes de rapprochements, de coïncidences et de correspondances⁴ ». Grâce au *Yi-King*, Jung sentit que certaines de ses intuitions les plus pénétrantes concernant la psyché et l'univers physique se confirmaient ; le principe des relations a-causales s'ajoutait plus que ne détrônait le principe des relations causales. *Yi-King* et synchronicité devenaient ainsi des expressions orientale et occidentale d'une manière « a-causale » de voir le monde, impossible à justifier par la seule pensée rationnelle.

Jung a classé les phénomènes synchroniques en trois catégories. D'abord, comme dans l'affaire du scarabée d'or, ceux qui sont la « coïncidence d'un état psychique de l'observateur avec un événement objectif, extérieur et simultané qui correspond à l'état ou au contenu psychique ». Puis, tout ce qui touche de près ou de loin au phénomène télépathique, « coïncidence d'un état psychique avec un événement extérieur qui lui correspond, qui est plus ou moins simultané, mais situé hors de la zone de perception de l'observateur », et, enfin, le phénomène de clairvoyance, relatif à « la coïncidence d'un état psychique avec un événement qui lui correspond, mais ne s'est pas encore produit »⁵.

Une façon aussi irrationnelle de voir le monde s'admet à partir du moment où des événements apparemment sans relation de cause à effet, et liés par les seules lois d'un certain « hasard », contribuent à l'harmonie du monde et des humains, dans la mesure

2. Michel CAZENAVE, Hubert REEVES, et al., *La synchronicité, l'âme et la science*, Paris, Seveyrat, 1990, p. 53.

3. C.G. JUNG, *Les racines de la conscience*, Paris, Buchet/Chastel, 1988, p. 95.

4. David F. PEAT, *Synchronicité, le pont entre l'esprit et la matière*, Paris, Le Mail, 1988, p. 164.

5. C.G. JUNG, *Synchronicité et Paracelsica*, Paris, Albin Michel, 1988, p. 271.

où la psyché collective est prête à accueillir l'irrationnel, dans la mesure aussi où la « foi » en ces phénomènes est suffisamment grande. « Le principe de causalité nous dit que le lien entre la cause et l'effet est un lien nécessaire. Le principe de synchronicité affirme que les termes d'une coïncidence signifiante ou de l'ordre du sens sont liés par la *simultanéité* et par le *sens*⁶. »

Le travail de Jung est la continuation de travaux déjà amorcés dans l'Antiquité, élaborés par les Orientaux et poursuivis par les alchimistes de l'Occident, dont Paracelse. « La magie n'a rien perdu de sa force ancestrale, puisqu'elle représente un moyen d'entrer en contact avec le "réel", dit Miguel Serrano. La magie existe dans la correspondance entre l'âme et le réel, voilà ce que voudrait démontrer la loi de la synchronicité. Ainsi, l'âme, lorsqu'elle se trouve en état de tension extrême, comme dans l'amour, par exemple, peut créer des formes miraculeuses, capables d'induire transformation et transfiguration⁷. »

Jung souhaita prouver avec le plus de « scientificité » possible ses intuitions au sujet de la synchronicité. Pour ce faire, il s'appuya sur les expériences de Rhine qui utilisa « un jeu de 25 cartes représentant au total cinq figures : une étoile, un rectangle, un cercle, une croix, deux lignes ondulées. L'expérimentation était organisée de la façon suivante : pour chaque série d'expériences, le jeu de cartes était étalé 800 fois, de telle manière que le sujet ne pouvait pas voir les cartes. La probabilité d'une réponse juste quant à la nature d'une carte est alors de 1 contre 5. Or le résultat qui s'est dégagé d'un très grand nombre d'essais était une moyenne de 6,5 réponses justes. La probabilité d'un tel écart fortuit de 1,5 n'est que de 1 contre 250 000⁸. »

Hubert Reeves s'est fait cependant critique pour cette expérience de Rhine, préférant les arguments que Jung « tire de sa propre pratique et que chacun peut corroborer par son expérience personnelle⁹ », insistant tout particulièrement sur l'anecdote que Jung se plaît à raconter au sujet du scarabée d'or :

Dans un moment décisif de son traitement, une jeune patiente eut un rêve où elle recevait en cadeau un scarabée d'or. Tandis qu'elle me racontait son rêve, j'étais assis le dos tourné à la fenêtre fermée. Soudain, j'entendis derrière moi un bruit, comme si quelque chose frappait légèrement à la fenêtre. Me retournant, je vis qu'un insecte volant à l'extérieur heurtait la vitre. J'ouvris la fenêtre et attrapai l'insecte en vol. Il offrait avec un scarabée d'or l'analogie la plus proche qu'il soit possible de trouver sous nos latitudes : c'était un scarabéidé de la famille des lamellicornes, hôte ordinaire des rosiers : une cétoine dorée, qui s'était apparemment sentie poussée, à l'encontre de ses habitudes normales, à pénétrer juste à cet instant dans une pièce obscure. Je suis bien obligé de dire qu'un tel cas ne s'était jamais présenté à moi auparavant ni ne s'est présenté par la suite ; de même ce rêve qu'avait eu ma patiente est resté unique en son genre dans le champ de mon expérience¹⁰.

6. *Ibid.*, p. 78.

7. Miguel SERRANO, *C.G. Jung et Hermann Hesse. Récit de deux amitiés*, Genève, Georg éditeur, 1991, p. 93.

8. M. CAZENAIVE, H. REEVES, *et al.*, *La synchronicité, l'âme et la science*, p. 19.

9. *Ibid.*

10. C.G. JUNG, *Synchronicité et Paracelsica*, p. 39.

PHYSIQUE ET SYNCHRONICITÉ

Le *Gott würfelt nicht !* d'Einstein, cette exclamation d'un homme qui acceptait mal l'idée que « Dieu puisse jouer aux dés », révèle bien jusqu'à quel point le plus célèbre des physiciens du XX^e siècle concevait difficilement la prééminence du « hasard » dans la nature. Si Einstein était convaincu de la nécessité de laisser libre cours à l'imagination créatrice dans la recherche scientifique, c'est-à-dire de laisser l'imagination — seul véritable outil de plongée dans tous les espaces —, errer dans les directions les plus variées, mêmes les plus « hasardeuses », il concevait difficilement que l'univers causaliste puisse être remis en question par une théorie quantique dont la relation de cause à effet n'est que statistique, et dans laquelle le hasard quantique fait qu'on ne peut connaître avec précision l'état d'une particule.

L'être intelligent a toujours aimé trouver des causes aux événements qu'il observe. Logiquement, une cause existe pour expliquer tel ou tel phénomène. Et lorsque cette cause demeure introuvable ou revêt un aspect mystérieux, l'« être de raison » se dit que, tôt ou tard, quelqu'un découvrira la cause de cette situation. On peut dire que la vision du monde associée au mode des relations causales constitue le reflet d'une partie même de ce qu'est la psyché, partie « raisonnable », capable de raisonner et d'avoir raison, tandis que la synchronicité, fondée sur un mode de relations a-causales, demande l'intervention d'une fonction plus « irrationnelle » de l'âme.

La radioactivité constitue un phénomène naturel dont la réalité ne semble pas devoir dépendre du mode des relations causales. On sait que les particules radioactives se désintègrent de façon précise d'un point de vue chronologique statistique (c'est-à-dire qu'il est toujours possible de connaître la demi-vie d'un groupe d'atomes de plutonium, qui est de vingt-cinq mille ans), mais qu'il est impossible de déterminer laquelle des particules va se désintégrer. « Si nous demandons pourquoi *tel* atome se casse en premier et *tel* atome ensuite, il semble bien que nous plongeons dans l'a-causalité¹¹ », avance Hubert Reeves pour qui la lueur fossile et le comportement du pendule de Foucault, en plus de la radioactivité, échappent aussi aux lois de causalité.

La lueur fossile captée par les radiotélescopes montre que toutes les particules issues du *big bang* avaient apparemment la même température. Cependant, depuis cet article de Reeves paru dans *La synchronicité, l'âme et la science*, le satellite COBE (*Cosmic Background Explorer*) aurait détecté de minimes fluctuations dans le rayonnement fossile, vraisemblablement dues aux propriétés quantiques des atomes, ce qui expliquerait l'hétérogénéité de l'univers, mais ne viendrait pas remettre en question la notion d'a-causalité. Dans un livre plus récent, Reeves confirme l'isothermie et la foncière homogénéité du rayonnement fossile : « Des atomes situés hors de leur sphère de causalité mutuelle avaient, à cette époque, des températures quasi identiques. [...] Rien dans la théorie n'interdit aux températures du cosmos ancien d'avoir été les mêmes partout, au lieu de différer de place en place. Plutôt que d'un problème, il s'agit d'une “énigme”. Ou d'une curieuse “coïncidence”¹². »

11. M. CAZENAVE, H. REEVES, *et al.*, *La synchronicité, l'âme et la science*, p. 12.

12. H. REEVES, *Dernières nouvelles du cosmos*, Paris, Seuil, 1994, p. 213-215.

Le comportement du pendule de Foucault semble lui aussi faire partie du monde de l'a-causalité. Le plan dans lequel oscille ce pendule est fixe par rapport aux étoiles : à partir de ses changements de direction étalés sur une journée complète, on arrive à prouver la rotation de la terre. Mach s'est particulièrement intéressé à cette action « globale » de l'univers ; de lointaines galaxies auraient ainsi plus d'influence sur les oscillations du pendule que l'action « locale » de la planète même sur laquelle il se trouve.

Un troisième type de phénomènes, liés à la théorie du chaos (dont Reeves ne parle pas dans son article), s'ajouterait au monde de l'a-causalité. L'incertitude expérimentale associée à la « manière d'être » des particules finit par devenir gigantesque au fur et à mesure que se déroulent les événements. La théorie d'Edward Lorentz, fondée sur l'« effet papillon », laisse entendre que rien ni aucun espace ne serait « à l'abri » du déplacement de la moindre particule n'importe où dans l'univers. « Étant donné que les équations non linéaires impliquées pour décrire le temps (dans l'hypothèse de Lorentz) sont sensibles au moindre changement des conditions initiales, le temps qu'il fera demain peut être dramatiquement modifié par quelque chose d'aussi léger et d'aussi délicat que les battements d'une aile de papillon qui ont lieu aujourd'hui¹³ ». En apparence, l'« effet papillon » semble fondé sur la causalité ; mais l'infinité des conditions constitue une impossibilité en soi pour que puissent être appliquées les lois de causalité. Il faut cependant noter, malgré l'indéterminisme fondamental de la théorie du chaos, qu'il existe une foule de « régularités » détectables. Sinon ce serait véritablement le chaos !

Certains théoriciens de la théorie des quanta, Heisenberg, Bohr, Planck et Pauli entre autres, qui ont eu une vision plus « subjectiviste » de la recherche, sont venus ajouter une immense fenêtre à la maison de la science jusque-là essentiellement causaliste. Ces « poètes » de la physique ont fini par donner l'impression que oui !, après tout, Dieu peut bien jouer aux dés ! Heisenberg, avec son théorème d'incertitude, s'est rendu compte des imprécisions apportées par tout chercheur en cours d'expérience. Comme il l'explique lui-même, « on pouvait parler de la position et de la vitesse d'un électron comme dans la mécanique newtonienne et on pouvait observer et mesurer ces quantités ; mais on ne pouvait fixer ces deux quantités simultanément avec une précision arbitrairement élevée. Il se révéla qu'en fait le produit de ces deux imprécisions ne pouvait être inférieur à la constante de Planck divisée par la masse de la particule. Et des relations similaires pouvaient être formulées pour d'autres cas expérimentaux. On leur donne en général le nom de relations d'incertitude ou de principe d'indétermination¹⁴. »

Il a fallu une grande humilité à ces chercheurs, dont tous les travaux avaient comme point de départ le système des relations causales, pour qu'ils admettent, tel Max Planck, que « la loi de causalité ne peut pas nous servir de guide dans le sentier de notre propre vie, parce que, logiquement parlant, il est impossible que nous

13. David F. PEAT, *Synchronicité, le pont entre l'esprit et la matière*, p. 61.

14. Werner HEISENBERG, *Physique et philosophie*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 31.

arrivions jamais, par des réflexions d'ordre causal, à prévoir les motifs de nos actes futurs¹⁵ ».

Les lois de causalité ont pu être « conservées » dans la théorie des quanta grâce au calcul des probabilités. Mais en ce qui a trait à tout phénomène singulier (le mouvement ou l'état d'une particule par exemple), la théorie a « sombré » dans l'a-causalité. D'autres lois interviennent alors, des lois qui ne pourront être saisies tant que la synchronicité elle-même ne sera pas mieux comprise. « La théorie des quanta n'introduit absolument aucun concept fondamental nouveau mais, par contre, elle oblige des concepts qui sont en principe dépourvus d'ambiguïté en physique classique comme la position ou la vitesse, à devenir ambigus en mécanique quantique. Mais l'ambiguïté, ce n'est pas autre chose qu'un manque de sens précis. C'est ainsi que Bohr introduit, au moins de façon tacite, la notion de signification comme un élément déterminant pour la compréhension de la théorie¹⁶. »

Et même si la théorie des quanta a pu laisser entrevoir (de façon tout à fait involontaire) certains aspects de l'a-causalité, il faut remarquer que la grande majorité des scientifiques s'est arrêtée au côté causaliste et s'est surtout intéressée au calcul de probabilités. Certains statisticiens laissent croire qu'à force de jongler avec l'infini, ils sont devenus eux-mêmes des dieux. Ils oublient peut-être que le calcul le plus sophistiqué n'est toujours qu'une demi-vérité. Extraordinaire démonstration du pouvoir de conceptualisation humain, soit !, mais simple conceptualisation, toutes les statistiques du monde n'ayant que peu de valeur en regard de la vie d'un individu. La présence de la moindre individualité empêche l'application de bien des découvertes probabilistes.

La science aurait-elle pris l'essor qu'on lui connaît depuis le XVIII^e siècle à cause de la relative facilité que lui offrait l'univers des lois causales ? « Le moment est venu de se rendre compte qu'une interprétation, même positiviste, de l'Univers doit, pour être satisfaite, couvrir le dedans, aussi bien que le dehors des choses, — l'Esprit autant que la Matière, dit Teilhard de Chardin. La vraie Physique est celle qui parviendra, quelque jour, à intégrer l'Homme total dans une représentation cohérente du monde¹⁷. »

Jung travailla avec Wolfgang Pauli, un ami d'Heisenberg, sur la notion de synchronicité. Jung avait connu Pauli après que celui-ci l'eut consulté pour un problème de comportement. Selon le physicien, la nature a un aspect qui peut être symétrique ou antisymétrique. D'après la théorie du « spin statistique », la fonction d'onde change de signe (ce qui fait son antisymétrie) ou garde un signe semblable (ce qui la rend « symétrique »). Les particules élémentaires et les quanta d'énergie peuvent donc être divisés en deux groupes, selon leur « symétrie ».

Électrons, protons, neutrons, neutrinos et quelques autres forment le premier groupe (et s'engagent dans une danse *antisymétrique*) ; tandis que l'autre groupe comprend des mé-

15. Max PLANK, *Initiation à la physique*, Paris, Flammarion, 1989, p. 125.

16. David BOHM, *La danse de l'esprit ou le sens déployé*, La Varenne-Saint-Hilaire, Séveyrat, 1988, p. 108-109.

17. Pierre TEILHARD DE CHARDIN, *Le Phénomène humain*, Paris, Seuil, 1955, p. 24.

sons et des photons de lumière (qui participent à une danse *symétrique*. Ce qui se produit dans le premier cas, c'est que la nature du mouvement abstrait, ou de la danse, a pour effet de maintenir les particules à même énergie toujours éloignées les unes des autres. Cependant, cette *exclusion* des particules de l'espace-énergie des unes par rapport à celui des autres n'est pas le résultat d'une force quelconque opérant entre elles, ni le fait d'un acte de causalité dans le sens moral du terme ; elle provient de l'*antisymétrie du mouvement abstrait* des particules en tant que totalité. [...] C'est le principe d'exclusion qui explique que les électrons des atomes occupent des séries de couches d'énergie et qui rend un atome chimiquement discernable d'un autre. C'est le principe de Pauli qui donne sa validité à toute la riche chimie de la nature¹⁸.

La synchronicité n'a probablement pas de valeur en soi, aucune valeur absolue. La synchronicité n'est qu'une façon complémentaire, mais essentiellement complémentaire, de voir le monde. Associée à la causalité, elle s'inscrit dans un processus plus proche de ce qu'est la psyché dans son entier. De l'avis de Jung, le *Yi-King* fait la démonstration d'une régularité dans l'art divinatoire. Cependant, lorsqu'il s'agit de démontrer cette régularité, ou d'expliquer comment elle peut survenir dans le réel, Jung fait acte de prudence et il avoue que toute preuve « raisonnable » est extrêmement difficile, voire impossible. Il laisse même entendre que, s'il y a quelque chose à « démontrer », c'est du côté de la fonction irrationnelle de la psyché qu'il faudra chercher.

La synchronicité n'est pas qu'un jeu pour mystiques en mal de connaissances scientifiques. Krishnamurti, dans ses *Carnets*, dit que « l'essentiel de l'être est non-être, et pour "voir" la profondeur du non-être, il faut être libre du devenir. Il n'est point de liberté dans la continuité et tout ce qui implique la continuité est liée au temps. Toute expérience relie la pensée au temps et un esprit en état de non-expérience est conscient de toute essence¹⁹. »

Il n'y aurait de véritable liberté que dans une relation a-causale avec le temps, dans une espèce de « non-continuité » temporelle, la pensée libérée du temps qui s'écoule à partir du passé vers l'avenir étant la seule capable de faire l'expérience de l'inexpérience. Cette manière de parler semble contaminée par un mysticisme proche de l'« illumination ». Elle contribue cependant à déstabiliser tout être qui aurait fini par croire, en toute bonne foi, qu'en-dehors de la réalité de sa propre masse moléculaire, l'« âme » n'est qu'une abstraction, un mot aux anciennes sonorités sympathiques.

ENTRE LE HASARD ET LA NÉCESSITÉ

C'est donc l'indéterminisme apparent de la théorie quantique qui effraya Einstein et lui fit lancer son *Gott würfelt nicht !* Tout à fait dans la lignée de Newton, Einstein ressentait le besoin de trouver des explications aux phénomènes observés, mais selon un ordre de relations causales, tout effet nécessitant une cause préalable. Le vieux

18. D.F. PEAT, *Synchronicité, le pont entre l'esprit et la matière*, p. 28.

19. J. KRISHNAMURTI, *Carnets*, Paris, Éditions du Rocher, 1988, p. 87.

débat concernant le hasard et la nécessité reprenait à ce moment une brûlante actualité.

Selon la définition du *Petit Robert*, le hasard est une « cause fictive de ce qui arrive sans raison apparente ou explicable, souvent personnifiée au même titre que le sort, la fortune ». Il y a lieu de se demander si la conclusion d'une étude comme celle de Jacques Monod sur le hasard et la nécessité en biologie, malgré sa rigueur toute rationnelle, n'est pas un simple point de vue, une façon particulière de voir les choses. Comme l'affirme Etter dans son article « Évolution en tant que continu synchronistique », l'alternative dans laquelle s'est placé Darwin était hasard *ou* nécessité. Chez Jacques Monod, il y avait hasard *et* nécessité, « avec domination significative du hasard à la racine du processus évolutif²⁰ ». Il faut maintenant questionner le modèle mécaniste de l'évolution proposé par Darwin et repris depuis lors par les néodarwiniens. Une signification originelle de nature synchronique, qui ferait des « hasards » une « nécessité », pourrait tout aussi bien avoir été imprimée à la nature perceptible et imaginable dès les premiers instants du cosmos. Elle influencerait ainsi tout le processus de la sélection naturelle. « L'anti-hasard néo-lamarckien n'est pas la simple négation, mais bien au contraire il se présente comme l'utilisation du hasard darwinien. Entre les deux facteurs, il y a complémentarité fonctionnelle — on pourrait dire “symbiose”²¹ », fait remarquer Teilhard de Chardin.

L'application linéaire et causale laisse des zones d'ombre dans la théorie de l'évolution et dans ses applications. La recherche du fameux chaînon manquant (toujours introuvable) paraît se complexifier de plus en plus. La théorie évolutionniste est apparue au moment où il déplaisait à un grand nombre d'esprits que la biologie soit dirigée par un « finalisme fondé sur un déterminisme *a priori*²² ». Cette « attitude » collective bien particulière, et probablement tout à fait légitime si l'on considère son entrée dans l'Histoire, ne doit pas être laissée de côté dans les discussions concernant les différentes hypothèses les plus en vogue depuis le XIX^e siècle. La théorie de l'évolution vit probablement le jour parce qu'elle considérait le monde sous un certain angle et parce qu'il n'était plus satisfaisant pour les créateurs — scientifiques ou artistes —, que l'ordre naturel ait été réglé de façon préétablie, que le cosmos soit en fait la représentation de l'œuvre de Dieu. La notion de liberté avait fait son chemin dans les esprits. L'être humain avait plus que jamais besoin d'air et d'espace. Malgré sa vision du monde fondée sur le hasard des mutations (et en dépit d'une « constante » qu'il est convenu d'appeler la sélection naturelle), la théorie de l'évolution n'est probablement qu'une étape, un pas de plus vers une perception plus globale des phénomènes évolutifs. Quand Etter suggère que les mutations génétiques pourraient survenir dans le temps et l'espace de façon a-causale, c'est-à-dire sans qu'il y ait de rapport de cause à effet entre les différentes mutations touchant chacune des espèces vivantes, il va di-

20. ETTER, « Évolution en tant que continu synchronistique », dans M. CAZENAVE, H. REEVES, *et al.*, *La synchronicité, l'âme et la science*, p. 150.

21. P. TEILHARD DE CHARDIN, *Le Phénomène humain*, p. 146.

22. ETTER, « Évolution en tant que continu synchronistique », p. 133.

rectement à l'encontre de l'avis général et de l'opinion exprimée par Jacques Monod dans *Le hasard et la nécessité*.

Ce n'est pas le seul hasard qui mène le grand bal de l'évolution biologique ou cosmique. Une « nécessaire » synchronicité intervient à tout moment et sur tous les plans. Dans une vision synchronique des choses et des êtres, le hasard *est* nécessité, et c'est « nécessairement » qu'interviennent des éléments de coïncidence dans l'évolution de l'esprit et de la matière. Einstein serait peut-être rassuré de considérer que la synchronicité restreint la prépondérance du hasard dans tous les domaines de la science contemporaine théorique et pratique. Le hasard et la nécessité, comme la causalité et la synchronicité, ne doivent pas être perçus sous l'angle des rapports de domination destructeurs, mais plutôt sous le sceau d'Éros, dans une dialectique de forces nettement équivalentes.

C'est croire en l'imagination que de supposer, au lieu des particules élémentaires dont les types prolifèrent au fur et à mesure des recherches scientifiques, un champ d'énergie commun à l'esprit et à la matière. L'esprit et la matière peuvent « communiquer » autrement que par le seul jeu des relations linéaires. De fait, esprit et matière « communient » entre eux.

Le mystère entourant le hasard et la nécessité dans la nature dépend d'événements psychiques qui ont trait aux préoccupations originelles. Une des contributions de Jung fut d'avoir mis l'accent sur une perception plus complète des aspects psychologiques et spirituels de l'être humain, seule façon d'aller plus à fond dans la compréhension de la nature environnante. Dans sa préface à la traduction du *Yi-King*, il écrivait :

En dépit de notre croyance en l'existence de lois naturelles, nous manquons quelque peu de rigueur dans notre usage du concept de hasard. Que de phénomènes psychiques, par exemple, définissons-nous comme « fortuits » alors que celui qui *sait* ne voit que trop clairement qu'il ne s'agit de rien moins que d'un hasard ! Je rappellerai seulement tous ces cas de lapsus, d'erreur de lecture, d'oubli, dont Freud a déjà bien montré qu'ils ne devaient rien au hasard. Aussi suis-je enclin au scepticisme quant à ce hasard auquel on attribue les réponses justes du *Yi-King*. Il me semble même que le nombre de réponses manifestement justes atteint un pourcentage qui se situe très au-dessus de toute probabilité. Je crois qu'il ne s'agit absolument pas d'un hasard, mais d'une régularité²³.

Le hasard cède la place à plus de nécessité dès qu'on adopte un point de vue synchronique. Cette même nécessité relativise suffisamment les notions d'espace et de temps pour que les êtres puissent vivre des événements « à tout hasard », selon les lois de la rationalité, alors que les mêmes événements participent à la synchronicité en fonction des lois de l'irrationalité.

C'est l'imagination suffisamment créatrice — et, espérons-le, harmonieuse —, qui, puisant dans les ressources énergétiques de l'environnement, détermine de quoi aura l'air ce même environnement. Il dépend des forces de l'imaginaire qu'un système relève du fini ou de l'infini.

23. C.G. JUNG, *Synchronicité et Paracelsica*, p. 313.

Abandonnés à eux-mêmes et isolés du reste de l'univers, les systèmes mécaniques ont tous tendance à s'acheminer vers leur niveau d'énergie le plus bas. Une horloge s'arrête, etc. [...] Lorsqu'un système a épuisé toute son énergie disponible, ses transformations internes et ses activités finissent par s'arrêter et le système meurt effectivement. *Cet état de choses, cependant, n'arrive pas dans le monde quantique.* Au contraire, l'état de vide a un potentiel infini et son énergie illimitée donne naissance, non seulement aux particules élémentaires et à toutes les transformations de la matière, mais encore à l'espace-temps lui-même²⁴.

Étonnante affirmation, qui paraît ne pouvoir s'appliquer qu'à un univers einsteinien, mais où les relations a-causales seraient considérées comme un mode à part entière d'appropriation du réel.

Il peut paraître surprenant de découvrir dans les écrits d'un philosophe de l'amour des propos comme celui-ci : « La pensée amoureuse [...] manifeste le fait qu'elle peut se situer au-delà des causes et des effets, jouissant d'une exemption qui en dit long sur la réalité de son privilège²⁵ », dit Pierre Vadeboncoeur. Avec sa manière toute « poétique » de dire le monde, il parvient à exprimer le plus difficile, c'est-à-dire l'action de la pensée amoureuse, celle qui finit par trouver beau même le laid, celle qui aime le mal lui-même, celle qui transcende les catégories de juste et de vrai. C'est par amour, dans le mystère le plus total de l'amour, que les humains pardonnent, probablement parce que les amoureux ne voient pas le monde avec les yeux de l'habitude.

Jung insiste sur la nécessité d'un état émotionnel particulier, grâce auquel la conscience abaisserait en quelque sorte son seuil, pour que l'être puisse se mettre au diapason des événements synchroniques. Fait intéressant, Ouspensky constate la même chose lorsqu'il affirme que « nul d'entre ces phénomènes d'ordre supérieur — appelés parfois “métaphysiques” —, c'est-à-dire transcendant la catégorie des faits ordinaires, observables chaque jour, ne peut être observé ni étudié par les moyens ordinaires, dans notre état ordinaire de conscience, comme on étudie les phénomènes physiques. C'est une complète absurdité de penser que l'on peut étudier des phénomènes tels que “télépathie”, “clairvoyance”, “prescience”, “phénomènes médiumniques”, etc., de la même façon que l'on étudie l'électricité, les phénomènes météorologiques ou chimiques. Il y a, dans les phénomènes d'ordre supérieur, quelque chose qui requiert, pour leur observation et leur étude, un état émotionnel particulier²⁶. »

ENTRE LA MATIÈRE ET L'ESPRIT

Le monde de la matière semble fait pour laisser de l'espace au monde de l'esprit, comme si la matière relevait d'une « énergie » tout autant spirituelle que matérielle, l'esprit voyageant éminemment mieux par le train « énergétique » que dans un véritable train de fer avec des roues qui grincent et un moteur diesel. Comme le souligne Jung dans *Mysterium conjunctionis*, « l'homme lui-même est en partie empirique et

24. D. PEAT, *Synchronicité, le pont entre l'esprit et la matière*, p. 223 ; c'est moi qui souligne.

25. Pierre VADEBONCOEUR, *Le bonheur excessif*, Montréal, Bellarmin, 1992, p. 133.

26. OUSPENSKY, *Fragments d'un enseignement inconnu*, Paris, Stock, 1991, p. 376.

en partie transcendantal : il est lui-même [...] une pierre non pierre²⁷ ». Et pour bâtir le pont existant entre l'esprit et la matière, il y a les nombres.

Il n'est pas surprenant que les mathématiques aient atteint un tel degré d'avancement. Pourtant, aborder l'univers des nombres par leur seul aspect quantitatif (ce que l'Occident a fait depuis des siècles), demeure aussi partiel que de « penser » le monde de façon seulement causale. La qualité propre à chaque nombre apparaît aussi déterminante que les quantités qui peuvent être comptabilisées par les mathématiques. De plus, qui dit « compter », dit « conter », du moins en français, d'où l'éblouissante association qu'on peut faire entre les nombres et les mots. Chaque nombre a son mot. « Compter », « conter » et « ra-conter », c'est participer à un seul et même univers, celui de la psyché en pleine activité matérielle.

Peu avant sa mort, Heisenberg prétendait que ce qu'il fallait rechercher de vraiment fondamental dans la nature, « ce n'était pas les particules elles-mêmes, mais les symétries qui se trouvent derrière elles²⁸ », soulignant, entre autres, toute l'importance du pouvoir d'abstraction et de conceptualisation dans le rapport de l'être humain avec la matière, capacité qui dépend, il est bon de le rappeler, en grande partie de la fonction psychique rationnelle. Tout se passe comme si, par-delà les arbres, la table ou la chaise, l'univers microscopique et le cosmos étaient inséparables de l'esprit. Les possibilités d'« adaptation » de la matière aux plongées de l'esprit paraissent intimement liées à l'esprit lui-même, dont les facultés relèvent de l'énergie inhérente à toute matière. David Peat prend la peine de rappeler qu'Heisenberg « postulait qu'on ne doit pas chercher la réalité ultime dans les électrons, les mésons ou les protons, mais dans quelque chose qui se trouve au-delà, dans les symétries abstraites qui se manifestent dans le monde matériel, et qui pourraient être considérées comme les descendants scientifiques des formes idéales de Platon²⁹ ».

Sans appareillage aucun, Platon pressentit l'au-delà des formes, de l'atome et de toute particule élémentaire, un assemblage symétrique que Jung associa d'une certaine manière aux archétypes. Avec le temps, les êtres humains ont appris à posséder, grâce à leur capacité d'invention, le monde tangible et bien réel (selon toute apparence) des choses et des éléments. Mais cela n'est rien, rien de rien, quand bien même des astronautes ont touché le sol lunaire au XX^e siècle, en comparaison des possibilités de l'esprit-énergie qui va au cœur même de la matière. C'est la raison pour laquelle la matière finit par ne plus être arbre, table, chaise ou étoile, ni même protons, neutrons, mésons, électrons ou quarks, mais bien « danse » symétrique ou asymétrique des particules. Les physiciens en sont ainsi arrivés à imaginer l'« isospin » du proton, « cette propriété quantique qui donne naissance aux modèles de symétrie des particules élémentaires. [...] Le proton, ainsi, n'effectue pas, à proprement parler, de rotation. C'est sa fonction d'onde mathématique qui se transforme

27. M. CAZENAVE, H. REEVES, *et al.*, *La synchronicité, l'âme et la science*, p. 56.

28. D. PEAT, *Synchronicité, le pont entre l'esprit et la matière*, p. 118.

29. *Ibid.*, p. 118-119.

d'une manière qui est analogue à la description mathématique d'une balle en rotation³⁰ ».

Il est sûr que la notion de synchronicité est venue donner un sens à la vie de bien des physiciens. Dans *Synchronicité, le pont entre l'esprit et la matière*, David Peat s'emporte lorsqu'il fait allusion aux scientifiques qui, périodiquement, proclament « que l'esprit, en fait, n'existe pas, que seuls des processus neurochimiques complexes dirigent notre comportement³¹ ». Pour lui, chaque fois que l'élément « biochimique » domine la vie de l'esprit dans un organisme, il y a « rétrécissement » de la vision du monde.

Nous touchons là au cœur du débat. Une vision « occidentale » et presque caricaturale du matérialisme, qui domine largement le monde actuel et même l'Orient « en train de se développer », vision issue de quatre siècles de rationalisation, a fini par mener à un étiolement du sens de la Vie. Certaines découvertes ont conduit plusieurs savants à considérer le cerveau comme étant la base de tout, comme étant le Tout, une espèce d'« ordinateur » extrêmement sophistiqué, mais sans plus. Pour Peat, une vision aussi matérialiste de l'esprit ne peut que se perdre dans la matière ; aucun « pont » n'est alors possible entre l'esprit et la matière. C'est pourquoi, à la manière de Jung, il cherche la conciliation.

Peat choisit tout particulièrement de s'arrêter sur une notion qu'il juge importante, l'ordre « impliqué et expliqué ». « Le monde de tous les jours, dit-il, formé de corps solides localisés dans l'espace et de succession dans un temps linéaire, correspond à ce que l'on pourrait appeler l'ordre *expliqué* ou l'ordre *déployé*³². » Pour montrer ce qu'est l'ordre expliqué, il utilise l'image de la fontaine avec son jet composé de millions de gouttes d'eau. « L'ordre expliqué correspond à la vision newtonienne du monde, où les trajectoires des corps sont déterminées par des interactions précises et où la plupart des corps ont des frontières bien distinctes. [...] À l'opposé, dans l'ordre impliqué, les structures sont involu[t]ées les unes dans les autres, si bien qu'une structure donnée peut être à la fois intérieure et extérieure à une autre. Puisque toutes les formes se déploient à partir du même plan, il n'est pas nécessaire de postuler l'existence de forces entre elles. Toute leur dynamique est fonction de l'ordre (impliqué) de déploiement des formes expliquées³³. »

Peat puise dans la théorie du potentiel quantique de David Bohm et dans la théorie des champs morphogénétiques de Sheldrake pour étayer cette idée d'ordre « expliqué et impliqué », bien qu'il avoue que tout cela demeure encore hypothétique. Mais dans le cadre d'une théorie fondée sur un « ordre impliqué », il n'est plus nécessaire que soient découverts les gravitons, ces particules qui relieraient quasi mécaniquement les planètes les unes avec les autres. Peat écrit que « ce qu'on voit comme une forme solide, expliquée [quand on regarde un tableau par exemple] est en réalité le résultat d'une succession extrêmement rapide de "photos instantanées" prises par

30. *Ibid.*, p. 120.

31. *Ibid.*, p. 176.

32. *Ibid.*, p. 200-201.

33. *Ibid.*, p. 201.

l'œil des différentes parties de l'objet. Lorsque ce fouillis d'images pénètre dans le système nerveux, il se déploie à travers les différentes zones du cortex visuel [...]. Le tableau que l'on voit sur le mur d'une galerie d'art, par exemple, est la manifestation expliquée d'un ordre impliqué complexe à l'intérieur du cerveau. Il est le produit d'une multitude d'images qui sont involu[t]ées les unes dans les autres³⁴. »

Merleau-Ponty, dans *L'œil et l'esprit*, pense de façon analogue : « Parce que profondeur, couleur, forme, ligne, mouvement, contour, physionomie sont des rameaux de l'Être, et que chacun d'eux peut ramener toute la touffe, il n'y a pas en peinture de "problèmes" séparés, ni de chemins vraiment opposés, ni de "solutions" partielles [...] C'est l'artiste qui est véridique et c'est la photo qui est menteuse, car dans la réalité, le temps ne s'arrête pas. [...] Le peintre ne cherche pas le dehors du mouvement, mais ses chiffres secrets [...] La vision n'est pas un certain mode de la présence ou présence à soi : c'est le moyen qui m'est donné d'être absent à moi-même, d'assister du dedans à la fission de l'Être³⁵. » Et, citant Paul Klee, il ajoute que la peinture « est l'endroit où notre cerveau et l'univers se rejoignent³⁶ ». C'est ainsi qu'un scientifique comme Peat propose en termes d'ordre « expliqué et impliqué » ce que Merleau-Ponty affirmait, à savoir que le but de tout artiste est de rendre visible l'invisible qui l'habite.

L'ŒUVRE CONTRAPUNTIQUE : PALESTRINA ET RIMBAUD

Bien qu'il ait vécu au XVI^e siècle, les voix que fait chanter Palestrina n'ont jamais été celles du passé. Le chant de ses messes est plus que jamais contemporain, grâce à la musique, grâce aux passionnés d'une musique toute faite de mystérieuse beauté. Il en va de même pour les voix que fait chanter Paul McCartney, encore bien vivant, dans son Oratorio de Liverpool. Certains m'en voudront de cette comparaison, mais j'aime la musique de McCartney depuis mon adolescence. Je crois que c'est son intemporalité qui m'a d'abord touché, et qui continue de m'émouvoir.

Certaines œuvres font partie des espèces qui défient les lois du temps linéaire. Pourquoi ? Parce que la musique de Palestrina ou de McCartney, dans une église, dans une salle de concert ou même sur un disque, n'est pas la musique du passé, du présent ou de l'avenir, mais celle d'un temps qui transcende la linéarité. C'est en accord avec la relativité einsteinienne qu'on écoute Palestrina ou McCartney ; et les plus belles rencontres avec les musiciens se font probablement en toute synchronicité.

Jean-François Gautier, dans *Palestrina ou l'esthétique de l'âme du monde*, cite Sénèque et son *punctum est, quod vivimus* (notre vie n'est qu'un court instant), en soulignant que « ce trop bref *punctum* n'est pas isolé, il est connecté à d'autres, et cela lui ôte son caractère sinistre et insupportable³⁷ ». C'est par l'association synchrone de milliards et de milliards de *puncta*, dans une écriture contrapuntique à la

34. *Ibid.*, p. 202.

35. Maurice MERLEAU-PONTY, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1991, p. 80-81, 88.

36. *Ibid.*, p. 67.

37. Jean-François GAUTIER, *Palestrina ou l'esthétique de l'âme du monde*, Le Méjan, Actes Sud, 1994, p. 94.

fois musicale et humaine, que le caractère sinistre et absolument dramatique de l'existence s'amenuise. Alors, l'isolement absurde fait place à la participation dynamique des forces humaines et cosmiques les plus lointaines. L'art du contrepoint, cet « art de composer de la musique en superposant des dessins mélodiques³⁸ », donne un sens au *punctum* dans la mesure où tout événement particulier est relié à plusieurs autres événements universels. À ce propos, Jean-François Gautier cite aussi Marc-Aurèle, pour qui la conjonction fortuite des événements constitue « le nœud sacré de la vie ».

Ce qui a de tout temps été révélé par la musique, c'est bien l'âme du monde, la pulsation des quasars intimement mêlée à l'amour humain. L'harmonie dégagée par les œuvres de Palestrina n'est que le reflet d'une harmonie plus vaste que celle des choses terrestres, plus complète et plus « cosmique ». Gautier ne peut s'empêcher de faire des rapprochements entre Palestrina et le philosophe panthéiste Giordano Bruno qui devait mourir sur un bûcher de l'Inquisition en 1600 à cause de ses considérations sur l'infini. « Bruno postule une unité substantielle du Tout des événements du monde, identifiée à une énergie générale dont chaque monde stellaire ou planétaire ne serait qu'une partie singulière. Cette interconnexion complète des événements rend possible, par le moyen d'une méditation supérieure, le passage de l'observation de la multiplicité des réalités actuelles à la compréhension de leur unité globale totale, qui est tout et dont toute chose provient³⁹. » Gautier conclut que « ce que Sénèque et Marc-Aurèle enseignaient dans une doctrine de la transparence du divers, dans une ontologie cosmique, la musique de Palestrina met son auditeur en état de l'appréhender par les sens seuls : le *punctum* appelle des *contra puncta*, d'autres événements interconnectés, d'autres points, d'autres instants, animés du même souffle, celui de l'Âme du monde⁴⁰ ».

Mais qu'est-ce que la synchronicité, sinon l'immixtion des forces cosmiques dans le cours de la singularité ? Pour quiconque accepte de y investir suffisamment d'énergie, l'art peut servir à tout instant, par les voies de sa propre finitude, à entrouvrir les portes de l'infini. Certaines œuvres donnent le sentiment qu'il est possible de communiquer, ne serait-ce qu'un instant, avec l'infini, avec le cosmos tout entier, mais avant tout avec la part humaine de divinité. Le premier critère de beauté d'une œuvre n'est peut-être que de pouvoir faire accéder au divin. Certains artistes, parmi les plus rares, les plus doués, mais aussi les plus courageux, sont touchés par ce qu'on pourrait appeler la « grâce ». Ce fut le cas de Bach, de Mozart et de Palestrina. Ce fut aussi le cas de Rimbaud.

Se pourrait-il que la beauté de l'œuvre de Rimbaud tienne en partie à son aspect synchronique, le poète ayant été, pendant quelques années, au confluent des éclairs qui font qu'un humain absorbe le flux cosmique et le recrée dans une forme (l'écriture poétique) pour laisser à la postérité ce sentiment indéfinissable, mais extrêmement présent, que quelque chose s'est passé, et continue de se passer, pour toute personne qui accepte de se laisser bercer par l'harmonie du monde ? « Hors de la poésie,

38. *Petit Robert*.

39. J.-F. GAUTIER, *op. cit.*, p. 65.

40. *Ibid.*, p. 94.

entre notre pied et la pierre qu'il presse, entre notre regard et le champ parcouru, le monde est nul. La vraie vie, le colosse irrécusable, ne se forme que dans les flancs de la poésie. Cependant l'homme n'a pas la souveraineté (ou n'a plus, ou n'a pas encore) de disposer à discrétion de cette vraie vie, de s'y fertiliser, sauf en de brefs éclairs qui ressemblent à des orgasmes », pense René Char.

Ces éclairs, ces fulgurances relèvent d'instantanés synchroniques. Tout événement humain, jusque dans son extrême petitesse, garde un sens. C'est cet espace de conjonction démesuré entre l'être humain et les forces les plus mystérieuses de l'univers que Rimbaud offre au lecteur. L'expérience synchronique en est une du « soi » jungien. À l'instant où les coïncidences ne sont plus des coïncidences, à partir du moment où la simultanéité des événements physiques et psychiques renouvelle le sens de l'existence, il y a contact avec le *spiraculum aeternitatis*. Pendant de fulgurants moments, l'être d'esprit a le pouvoir de saisir l'irruption du temps cosmogonique dans son propre temps linéaire. Cela engendre un sentiment à la fois euphorisant et terrifiant. N'y aurait-il pas des moyens, des méthodes, des manières de faire et d'être, des « états d'âme », qui permettent de garder ouvert un peu plus longtemps cette fenêtre, ce « trou d'air à travers lequel l'éternité respire dans le monde temporel⁴¹ » ?

La poésie est comme le jet d'une fontaine, formée de millions de gouttes d'eau, des mots, un peu comme dans l'ordre « expliqué et impliqué » dont parle David Peat. Il est possible d'aborder la poésie soit par le mode des relations causales (par son ordre « expliqué », par le sens et les effets qu'ont entre eux tous ces mots), soit par le mode des relations a-causales (l'ordre « impliqué »). Un poème peut ainsi être analysé de façon « mécaniste », presque à la manière des scientifiques. Le tout est alors détaillé en ses parties, à la seule fin de trouver un sens à la totalité grâce à une meilleure compréhension des éléments de base. Étudier un poème de cette façon revient à chercher comment interagissent les différentes particules élémentaires de la matière, à l'instar des gouttes d'eau rassemblées qui forment le jet d'une fontaine. Cela donne parfois d'excellents résultats. On comprend ainsi que le Poète se compare à l'Albatros dans le poème homonyme de Baudelaire.

Mais il en va parfois tout autrement, le poème n'étant assimilable que comme entité impossible à décortiquer. Même que la moindre tentative pour rendre les mots plus « intelligents » tue littéralement le poème. Un tel texte demande plus de « sens musical » que d'intelligence rationnelle, plus d'émotivité que de connaissance de la symbolique ou des rapports sémiotiques entre chaque goutte d'eau. La réduction analytique, de même que l'étude des signes en littérature, ne doit jamais prendre le pas sur une appréciation plus a-causale des textes.

Il faut croire que la meilleure poésie rejoint la nature elle-même (*Deus sive Natura*, dirait Spinoza : Dieu, c'est-à-dire la Nature) et qu'elle demeure un lieu de complémentarité entre des visions linéaires et non linéaires, causales et a-causales des choses de l'esprit et de la matière.

41. Marie-Louise VON FRANZ, *La psychologie de la divination*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 142.

SENS ET FOI

Pour traiter de la psyché, Jung n'a pas fait appel à sa seule intelligence — et c'est là son originalité. Il a mis à contribution ses intuitions, ses convictions, mais aussi ses doutes. En lisant Jung, il devient clair que la « foi » dans les phénomènes psychiques et physiques relatifs à la synchronicité ajoute un sens au monde des relations causales. « La causalité, dit-il, est le mode selon lequel nous nous représentons le lien entre deux événements consécutifs. La synchronicité, elle, est l'expression du parallélisme, dans l'ordre du temps et *dans l'ordre du sens*, entre des événements psychiques et psycho-physiques que notre connaissance n'a pu jusqu'ici rapporter à un principe commun⁴². »

Pour accepter les lois d'un système basé sur les relations causales, qu'il soit scientifique ou non, il ne semble pas que la foi soit absolument nécessaire. En effet, la raison finit le plus souvent par trouver l'ordre logique nécessaire à l'explication des effets par les causes. Il en va autrement pour la synchronicité du monde, là où les coïncidences événementielles, dans une simultanéité défiant les notions courantes de temps et d'espace, dépendent de la « foi » qui leur est consentie. Pour que la synchronicité soit visible et opérante aux yeux de l'observateur, il faut que celui-ci y croie. Et plus cette « foi » est grande, plus se manifestent avec fréquence et intensité, contre toute attente logique ou probabiliste, les phénomènes synchroniques.

Qui ne croit pas à l'influence de la psyché dans le déroulement de sa propre existence s'en va comme un aveugle, à tâtons, mené seulement par des forces extérieures à lui. L'étudiant qui s'apprête à entreprendre des études d'ingénierie, d'actuariat ou de médecine, après avoir brillamment réussi à l'école, semble confronté à un choix facile. Mais s'il se dépêche d'« oublier » une rencontre fortuite — celle d'une jeune femme brune qui s'en va en voyage pour toute une année —, à cause de considérations matérielles et raisonnables, bien qu'il sente de toutes ses forces qu'il suivrait cette femme jusqu'au bout de la terre, l'étudiant peut voir le cours de sa vie profondément perturbé. À la croisée des chemins, la voie la plus lumineuse est en général celle qui est empruntée par la plupart (Œdipe la choisit en toute lucidité et avec beaucoup d'intelligence). Curieusement, une petite voix soufflera peut-être un jour à l'oreille de l'étudiant qu'il aurait dû entreprendre le voyage avec la femme brune. Cela ne fera que perpétuer le drame dans lequel il s'est avancé (un peu comme Œdipe qui vainc le Sphinx sans pouvoir vaincre sa propre destinée).

À l'instant où l'on découvre que c'est inconsciemment que la majeure partie de la vie se joue, que c'est en toute inconscience et pour des motifs souvent fort éloignés des besoins fondamentaux qu'on devient ce que l'on est, que des enfants naissent « par hasard » avec leurs bonheurs, leurs difficultés et leurs souffrances, à ce moment-là, on tombe de haut (du haut de sa conscience, pourrait-on dire). L'inconscient n'est-il qu'une vaste machine qui finit par broyer l'être ? La conscience n'est-elle qu'un obsédant rappel du hasard qui régent l'existence dans ses moindres détails ? Serait-il possible que toute la vie, avec ses choix « apparents », soit totalement assujettie aux

42. C.G. JUNG, *Synchronicité et Paracelsica*, p. 276 : c'est moi qui souligne.

règles de l'inconscient ? Se convaincre que le choix fait à la croisée des chemins n'était pas le bon, parce qu'il ne tenait pas compte de la synchronicité existentielle, voilà le drame.

Certains échecs scolaires sont peut-être la conséquence d'un blocage imposé par un système éducatif encore trop centré sur les seules relations de cause à effet. Certains esprits, plus rebelles ou plus lucides, tolèrent mal l'obligation (sinon, l'esclavage) de se plier à un système logique implacable, organisé autour des sciences et des mathématiques, ou du seul aspect sémiotique des langues ou de l'art. Quand ces mêmes esprits décident (le plus souvent de manière inconsciente), de fonder leur manière de voir le monde selon le principe des relations a-causales, ils peuvent très bien se heurter avec violence à la structure extrêmement rigide d'un réel qui n'a jamais été fait pour eux.

« Comme la causalité est notre seul moyen d'explication et comme elle n'a de validité que relative, nous expliquons le monde en faisant d'elle un usage paradoxal, à la fois positif et négatif : A est la cause de B, et peut-être ne l'est pas. Dans la plupart des cas on peut laisser tomber la négation⁴³ », rappelle Jung. Par contre, et il l'affirme avec force, on peut abandonner cette négation dans le cas des phénomènes a-causals, indépendants du temps et de l'espace. L'a-causalité implique l'a-temporalité. Dans une vision relativiste du temps et de l'espace, un événement A ne précédera pas nécessairement un événement B, mais pourra être simultanément à B. À preuve, dans le cas de divination, il y a moyen de « pré-voir » l'événement.

Y a-t-il un sens à la rencontre fortuite de deux êtres, à la naissance de leurs enfants ? Ou bien le hasard est prépondérant et constitue le « décideur » suprême de toute la phénoménalité humaine. Dès lors, la vie et l'évolution de l'espèce dépendent de mutations et d'événements fortuits. Cette vision du monde — courageuse, faut-il le rappeler, bien qu'essentiellement fondée sur l'absurde du monde —, considère que l'être n'a qu'une place assignée par le seul hasard. Ou bien un certain déterminisme vient à la fois « ordonner » l'existence humaine en même temps qu'il lui fournit un sens, faisant intervenir des éléments de synchronicité qui pourraient fort bien remonter jusqu'au *big bang*.

La synchronicité n'est probablement pas vécue de la même façon par un Occidental et par un Oriental. Depuis des milliers d'années, l'Occidental a voulu « parachèver le sens du monde », tandis que l'Oriental s'efforce, de manière tout à fait inverse, « d'accomplir ce sens en l'homme, se dépouillant lui-même du monde et de l'existence⁴⁴ ». Quand l'Occidental souhaite compléter le sens préexistant de l'univers, l'Oriental, lui, cherche à se libérer de l'univers pour trouver un sens en lui-même. Cela permet de mieux comprendre l'œuvre d'un Jean-Sébastien Bach en même temps que l'œuvre d'humilité d'un moine bouddhiste, le premier cherchant à enrichir le monde de la musique jusqu'à la perfection, le second cherchant dans le silence la musique du monde. « Qu'est-ce qu'un savant et un sage, Longchenpa et

43. *Ibid.*, p. 288.

44. C.G. JUNG, *Ma vie*, p. 360.

Einstein tout à la fois, aurait à nous dire sur la nature de la réalité ? L'une des fleurs à éclore sur le grand arbre des enseignements des bardos sera-t-elle un dialogue entre science et mystique, un dialogue à peine imaginable encore, mais au seuil duquel nous semblons être parvenus⁴⁵ ? », se demande Sogyal Rinpoché.

On cherche, on se questionne, on réfléchit, toujours autour d'un problème, d'une question. On veut comprendre mieux parce qu'une intuition, — souffle ténu venu du fond des temps —, nous dit que la synchronicité est chargée de sens, que les phénomènes dits « paranormaux », par exemple, font partie de la vie quotidienne au même titre que les lapsus ou les oublis. On se rend compte qu'il y a impossibilité de trouver une explication causale à la présence des séries significatives de la vie quotidienne. Il y a incontestablement des « concentrations de hasards » qui relèvent d'une « loi des séries ». Quiconque a travaillé dans une clinique d'urgence un tant soit peu achalandée sait très bien qu'un « cas rare » en amène un autre, qui surviendra dans les jours ou même dans les heures qui suivent. C'est ainsi que deux patients souffrant d'insuffisance surrénalienne chronique arriveront au cours de la même semaine dans le même hôpital, alors que les internistes n'en rencontrent que quelques-uns durant toute leur carrière. Comme si la rareté entraînait la rareté. « Arthur Kœstler [*Le zéro et l'infini* ; *Les somnambules*] estimait que la sérialité est une expression de cette tendance globale d'intégration de l'univers⁴⁶. »

Qu'est-ce qui pourrait expliquer le fait que deux jumelles, éloignées l'une de l'autre par plusieurs centaines de kilomètres, aient la tentation soudaine de communiquer par téléphone, et que la ligne de l'une se trouve occupée par l'appel de l'autre ! La communication des esprits serait-elle mille fois plus rapide que celle des électrons ? Que penser du fait que deux sœurs ne soient même pas agacées par l'impossibilité périodique de pouvoir se parler ? Chacune sait très bien que l'autre veut la rejoindre. Et quelle économie pour les frais d'appels !

La notion de synchronicité ne peut que s'appuyer sur des activations archétypales, sinon tout événement synchronique ne fait plus figure que de miracle. C'est un inconscient plus profond, plus vaste et plus collectif, emmaillé d'archétypes, qui parvient à donner un sens à la communication « télépathique » des sœurs jumelles. « Tous les archétypes sont contaminés les uns par les autres. Il est dès lors [...] justifiable d'appliquer l'idée du champ à l'inconscient collectif, et de dire [...] que l'inconscient est un champ dans lequel les points excités sont les archétypes et où on peut définir des relations de proximité⁴⁷ », dit Marie-Louise von Franz. Les événements synchroniques surviennent parfois pendant les rêves éveillés, parfois pendant les rêves endormis. L'aspect divinatoire ou prophétique des songes ne s'explique que par la capacité qu'ont les humains de pouvoir « plonger » dans la mer de l'inconscient collectif. Marcel Gaumond explique que « pour comprendre le point de vue de la psychologie analytique en ce qui a trait aux phénomènes parapsychologiques, il est nécessaire de plonger à l'intérieur de la mentalité de l'inconscient sans pour autant

45. Sogyal RINPOCHÉ, *Le livre tibétain de la vie et de la mort*, Paris, La Table Ronde, 1993, p. 462.

46. D. PEAT, *Synchronicité, le pont entre l'esprit et la matière*, p. 19.

47. Marie-Louise VON FRANZ, *La psychologie de la divination*, p. 81.

sacrifier la conscience ou perdre contact avec elle. [...] Le concept de synchronicité présuppose la maîtrise d'une stricte logique et d'une pensée causale, mais en même temps demande une sorte de pensée "circulaire" ou onirique. Le mode de compréhension que propose Jung ne peut croître que par le biais de l'application de ces deux façons de penser⁴⁸. »

Si la synchronicité est liée à un appel, à un éclat de soleil, à la composition d'un poème ou à un « état de grâce », elle est toujours momentanée, fuyante, impossible à contenir ou à conserver. Pourquoi le sentiment de l'essentiel est-il toujours si bref chez les humains, pris entre les soucis, le mal de l'être, la maladie, la dégradation et la mort ? Pourquoi la conscience de l'unicité du monde est-elle si transitoire, la vie courante de somnambule dominant presque toutes les actions. Le phénomène synchronique permet de se rapprocher d'un état de « plus-vie », de l'« outre-vie » dirait Marie Uguay. De sa chambre d'hôpital où elle n'avait que deux choix, mourir tout simplement ou continuer à vivre malgré la maladie qui la tuait, elle écrivait :

Il fallait bien parfois
 que le soleil montre un peu de rougeur aux vitres
 pour que nous nous sentions moins seuls
 il y venait alors quelque souvenir factice de la beauté des choses
 et puis tout s'installait dans la blancheur crue du réel
 qui nous astreignait à baisser les paupières
 pourtant nous étions aux aguets sous notre éblouissement
 espérant une nuit humble et légère et sans limite
 où nous nous enfoncerions dans le rêve éveillé de nos corps⁴⁹.

La synchronicité est là, à chaque carrefour de la vie. Il s'agit d'y être sensible et d'accepter d'y croire. Avant toute chose, il est question de foi, car sans la foi en la simultanéité événementielle, rien n'affleure, rien ne devient visible. Mais cette foi, c'est aussi celle du doute, un doute d'autant plus puissant qu'il est sacré, un doute qui nuit à l'acceptation de tout dogme.

L'être humain peut se croire le maître de l'organisation matérielle dont il s'en-toure, mais s'il n'est pas un tant soit peu maître de lui-même, c'en est fait de sa prétention (jusque-là bien enfantine) à une quelconque maîtrise de la matière. L'explosion d'une portion de la psyché ne peut mener qu'à l'explosion d'imposants fragments de matière. Le simple fait de penser que le cosmos qui naquit du *big bang*, il y a quinze milliards d'années, est le même qui donna naissance à la conscience humaine, permet d'avoir foi en une certaine place de l'Être dans un univers en apparence infiniment froid et sec.

Confrontée à la quantité de galaxies, ma présence n'est qu'une possible insignifiance qui m'oblige à me questionner sans cesse sur le sens de ma situation et de ma condition dans le monde. En regardant les étoiles, si j'ai conscience que ma conscience elle-même dérive d'un flux énergétique global, ma place dans l'univers cesse d'être pareille à celle de la fourmi aveugle. Alors, je reprends contact avec ces forces

48. Marcel GAUMOND, *Les phénomènes parapsychologiques dans la perspective de C.G. Jung*, p. 15-16 ; texte inédit.

49. Marie UGUAY, *Poèmes*, Montréal, Le Noroît, 1986, p. 189.

dont je suis l'enfant. La synchronicité n'existe peut-être que par le sens qu'elle fournit à l'activité humaine, mais rien que pour cela, elle vaut la peine qu'on s'y arrête.

On peut douter de tout, on peut douter parce qu'il est devenu moderne ou post-moderne de douter. On peut douter parce qu'une méthode parmi tant d'autres a été un jour considérée comme fondamentale. Mais si, au terme d'un travail, alors que le glas vient de sonner, on se rend compte que les lectures du *Livre tibétain de la vie et de la mort*, de Sogyal Rinpoché, et du *Phénomène humain*, de Teilhard de Chardin, disent en substance que la marche de l'humain vers le divin est l'essence même de sa destinée dans l'univers, il y a de quoi penser que les « hasards organisés » illuminent le sens qui se trouve à portée de la main, intangible, indicible et intemporel, mais profondément éternel !